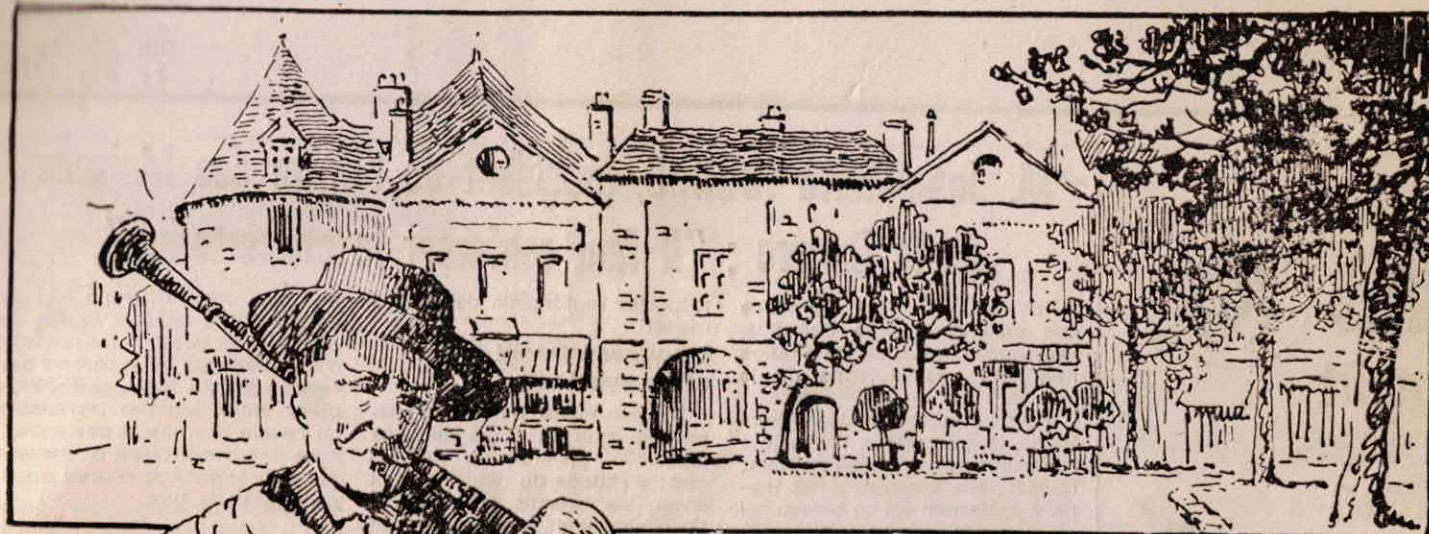




LE MORVAN

MAI 1978

« Tout ce qui intéresse le Morvan est nôtre » Joseph PASQUET

BULLETIN DE L'ACADÉMIE DU MORVAN

Au sein du Bulletin n° 4, qui vient de paraître :

- L'Académie (D' L. Olivier, chancelier perpétuel) ;
- Les artsiens de l'Avallonnais (Marcel Meunier) ;
- Unitoire concernant Brassy et Dun-les-Places (Martine Ré-

• Bibliographie du Morvan (1966-1974), par Marie-Hélène Millot.
Le numéro 8 F — Abonnement (2 numéros) 15 F
Pour tout envoi, y compris celui des fascicules déjà parus, s'adresser au directeur de la publication, M. Marcel Vigreux, à Ménéssaire 21430 Liernais.

NOS CONTES

Le joueur de viee ...

Lorsqu'il descendit du car, il avait cet air triste qu'Elisabeth, sa femme, n'aimait pas lui voir. Elle l'attendait, devant la porte, la question aux lèvres : « Alors, qu'est-ce qu'il t'a dit ? »

Brugard revenait d'Autun. Il était allé consulter un cardiologue sur les conseils de Laurens, le médecin du bourg : une vague douleur qui revenait insidieusement, à chaque effort un peu prolongé, l'avait alerté.

A 80 ans, il restait, cependant, bien alerte, toujours le premier à décrocher son fusil, lorsqu'un sanglier avait été vu aux abords du bois, ou à parcourir la forêt, en quête de cèpes ou de girolles. Etre dehors, toujours actif, c'était sa vie.

Elisabeth répéta : « Alors, qu'est-ce qu'il t'a dit ? »

— Eh ! bien, j'ai le cœur malade. Il a appelé ça : de l'insuffisance des coronaires. C'est le sang qui circule mal.

— Et c'est grave ?

— Va savoir ! Les médecins ne disent pas toujours la vérité. Il faut que je prenne des médicaments et que je suive un régime : pas de graisses, peu de sucre. Il a aussi parlé d'alcool, mais ce n'est pas ce qui va me priver.

En effet, Brugard ne tirait pas sur la bouteille : un quart de vin aux repas, un petit verre de « goutte » de temps à autre. Il restait sourd aux injonctions de ses amis qui le serinaient, aux retours de chasses. Certes, le père Merle, saoul tous les soirs, était bien parvenu, solide comme un roc, jusqu'à l'âge de 90 ans. Mais Brugard avait trop souffert de voir son père rentrer ivre, chaque soir, rossant sa femme et terrorisant ses enfants. Malgré les moqueries

qui, toujours, l'avaient poursuivi jamais on ne le vit titubant ou simplement éméché.

— Enfin, il ne t'a pas dit que cela, insista Elisabeth.

— Il a dit qu'il fallait que je me repose. C'était, précisément, ce qui l'ennuyait le vieux. Renoncer à ses courses en forêt, ne plus bêcher son jardin, il recevait cela comme une punition injuste. Pourtant, le spécialiste avait été formel.

— Oui, il a bien dit qu'il fallait que je repose.

Ces paroles rassurèrent Elisabeth : son mari en faisant beaucoup trop. Chaque jour, elle le voyait partir avec un fâcheux pressentiment. Maintenant, elle le garderait à la maison.

Deux jours plus tard, le docteur Laurens s'arrêta :

— Le cardiologue m'a écrit, dit-il en descendant. Il vous reverra dans six mois. Brugard, qui appréhendait de nouvelles interdictions, soupira.

— C'est tout, docteur ? Et avec ça, j'ai combien d'années à vivre ? — Je ne suis pas devin, monsieur Brugard. Je ne peux que vous répéter, que sans traitement, vous n'iriez pas loin.

— Mais enfin, pas d'efforts, qu'est-ce que cela veut dire ? Ne rien faire du tout ? Selon mes voisins, le travail des bras serait interdit, avec ma maladie.

— Bien sûr que si vous tirez des seaux de votre puits, vous risquez un accident.

— Ce n'est pas ce que je veux dire. Je voudrais savoir si je peux continuer à jouer de la vielle.

— ... que vous jouez de la vielle.

— Tous les soirs.

Le coin pensa que Brugard faisait d'un groupe folklorique et l'imagina sautant d'un pied l'autre, chaussé de lourds boots, faisant tourner, en même temps, la manivelle de son pesant instrument. Il n'hésita pas :

— Il vaut mieux que vous n'en ferez plus. Ce serait trop fatigant pour vous.

Elisabeth regarda son mari. Ses yeux inbuerent de larmes.

— ... vois, j'avais raison. Eh ! bien, t'p'is ! Tu ne joueras plus.

Lans, intrigué, demanda :

— ... de cette vielle, vous en jouez pour qui ?

Celle qui répondit vive-

ment :

— Pour moi, docteur ! Il me joue à l'air, chaque soir, pour que je m'endorme. Tant pis ! Il ne joue plus et je reprendrai vos drogs qui me rendent toute lourde le matin.

Le médecin ressentit un léger pincement au cœur. Il se repré-

sent Elisabeth couchée dans le grand lit et le père Brugard, assis près de la table, jouant, les yeux dans la vague, lançant sa musique aiguë jusqu'à ce que sa femme troue le sommeil.

— Si ce n'est que cela, dit-il, vous pouvez jouer, monsieur Brugard tous les soirs, et tant que vous voudrez !

Si voix tremblait légèrement. Il eût hâte de reprendre sa voiture pour gagner la plaine.

D' H. DUCPOD.

Des histouais du canton de Ved'la (Des histoires du canton de Vézelay)

par MARGUERITE DORÉ

C'est un rare plaisir que de rencontrer Marguerite Doré à Fontenay-près-Vézelay, le pays de son enfance. Marguerite Doré n'a qu'à se pencher à sa fenêtre pour écouter le temps passé. L'ancienne institutrice rêvant déjà d'une école nouvelle, le professeur qui, durant plus de quarante ans d'enseignement aux Etats-Unis, a créé, mis au point une méthode efficace d'apprentissage des langues, retrouve à Fontenay ses racines les plus profondes : non seulement un art de vivre, mais ce contact presque charnel avec la terre-mère, les gens, l'histoire, le patois enfin, qui, dans la bouche de notre auteur, prend toute la densité de l'amour.

Nous ne demanderons pas son âge à Marguerite Doré. Elle le porte si allègrement qu'il est l'une des formes de la jeunesse passée au crible de l'expérience. L'âme brûle encore l'esprit fertile se joue des idées, accueille et ordonne les souvenirs qui ont la chaleur de la vie et le parfum des jours enfouis.

J'admire, j'envie l'aisance de Marguerite Doré. Comme elle, j'ai parlé la langue de nos pères, charnue, sonore, faite pour le cœur autant que pour les lèvres. Je ne l'ai pas oubliée. Au chacun de nos retours en Morvan, les mots d'autrefois m'attendent au seuil de ma maison et raniment la mémoire ancienne des âtres et des choses. Mais je dois creuser le limon de mon enfance pour y puiser l'accent, la courbe des phrases, et cette petite flamme qui danse à la crête des finales. Marguerite Doré, au contraire, a son patois dans le sang. Elle le parle et le vit ; elle l'écrit. D'où ce livre, qui est un témoignage et un acte de foi.

On voyait si peu, autrefois, et les mots restaient au logis ! Il suffit de deux rangées de collines, d'une vallée, pour qu'ils chantent différemment sur des racines communes. Marcel Régner, le grand maître, en a fait la démonstration éclatante.

Marguerite Doré a dressé la carte du « Vézélien ». Il occupe la partie sud ducanton de Vézelay et déborde sur la Nièvre jusqu'au signal du Mont Sabot. Les géographes, les géologues tiqueront sans doute sur l'appellation Morvan. Si Vézelay est nôtre par anexion, la Cure trace la frontière du granit et du calcaire. Du moins, le Parc Naturel Régional nous rassemble dans son unité. Écoutons, pour l'amour de la poésie, cette litanie de noms lumineux, souvent liés à la grande histoire comme autant de symboles : Vézelay, Saint-Père, Pierrepertuis, la Maison-Dieu, Neuffontaines, Domecy-sur-Cure, Bazoches... Le jeune Vauban, dans son village, devait parler comme Marguerite Doré.

Celle-ci pouvait écrire un glossaire du Vézélien qui aurait mis les mots en cage pour le plaisir de quelques amoureux de la langue. Elle en avait les moyens et le courage. Mais elle a choisi de prendre le patois au vif, dans le mouvement même qui emportait les conteurs d'autrefois. Toutes ces « histouaies », celle du « Pée Molrand », celles de Marguerite ou du « Doré d'Veolia » sont exemplaires à bien des titres. Elles fixent d'abord, avec son langage, une civilisation paysanne, les travaux et les jours, les joies et les peines, la farce et le sourire, la part aguloise du rêve et de la nuit. Ensuite, elles ont, en patois, un suc, un naturel extraordinaires.

et s'ennuie un peu. Le patois fait feu des quatre fers avec ses noms de terroirs qui épousent les choses de la vie quotidienne, ses verbes surtout, taillés à la gouge, qui agissent, bousculent, pétillent comme un feu de bois.

Ce patois respire au rythme des villages d'autant. C'est pourquoi il faut saluer le travail de Marguerite Doré. On parle beaucoup du passé, ici et là, dans une quête aux souvenirs. On s'efforce de le protéger à travers les sites inspirés, les villes d'art, et cette terre du Morvan que le Parc Naturel a pour vocation de maintenir et de défendre. Pendant les fêtes de l'été, on ranime également un folklore souvent privé de ses racines, car celles-ci ne plongent que dans le cœur des hommes fidèles... et combien en reste-t-il ?

Ces mainteneurs savent tous que le patois permet seul de fixer une forme de culture : il est l'expression d'une race, de ses valeurs, d'un moment de son histoire. Plus que la fête ou le spectacle, il traduit la fête profonde dans sa durée. Or, les patois, en Morvan, s'étiolaient et risquent de mourir. Ils sont déjà, le plus souvent, l'apanage des vieillards.

Saurons-nous les cultiver, dès l'école peut-être, avant qu'il ne soit trop tard ? Voilà un problème qui me dépasse, mais c'est presque une histoire d'amour, et il faudrait dans chaque village une Marguerite Doré qui garde la flamme.

En prenant le risque de la publication de cet ouvrage, la Société d'Etudes d'Avallon et son président, M. Marcel Meunier, méritent notre vive gratitude. Ils ont semé le bon grain.

Jean SÉVERIN

Paul CAZIN

WILLIAM TYLER



C'est en 1963 que j'ai, pour la première fois, entendu parler de William Tyler, grâce à l'obligeance de mon ami Henri Perruchot qui m'avait envoyé une chronique du *Figaro*, datée du 30 octobre 1963, intitulée *Bill* et signée Yves Grosrichard, de retour

d'Amérique. Il y était question d'un citoyen des Etats-Unis, né à Paris, vers 1910, dans l'île Saint-Louis, secrétaire d'Etat adjoint pour les Affaires européennes auprès du président Kennedy, à l'accent bourguignon parce qu'il avait vécu son enfance et le plus souvent possible près de Semur-en-Auxois. Et Yves Grosrichard d'ajouter : *Son fils, sorti d'Harvard lui aussi, avait passé en France précédemment ses deux baccalauréats, latin-grec et philosophie. Bill, brun et trapu comme un vigneron, était déjà, l'année de ce dîner, un personnage important du ministère des Affaires étrangères. Ce qui ne l'empêchait pas de ranger les assiettes. Bill, c'est William Tyler, notre confrère en l'Académie du Morvan, lauréat en 1975 du Prix Littéraire de la Confrérie des Chevaliers du Tastevin pour son évocation de la cour des ducs de Bourgogne dans leur capitale historique publiée sous le titre de Dijon and the Valois Dukes of Burgundy, non traduite encore en français.*

C'est à Marcel Barbotte, qui lui rendit visite en son château d'Antigny, près d'Arnay-le-Duc, aux confins du Morvan, de l'Auxois et de la Côte, que nous emprunterons les éléments de sa biographie, extraite de l'interview qu'il lui a consacrée dans la revue *Vivre en Bourgogne* (février-mars 1978) :

« William Tyler naît en octobre 1910, à Paris, où habitent ses parents. Son père, historien, spécialisé dans le XVI^e siècle, devient, en 1917-1918, commandant dans l'armée américaine et membre de la délégation américaine aux négociations du traité de paix, en 1919. Appelé d'abord à la commission des réparations, il entre ensuite à la Société des Nations dont il devient l'un des hauts fonctionnaires jusqu'après la seconde guerre mondiale. Après des études à Oxford et à l'Université de Harvard aux Etats-Unis, William Tyler s'oriente tout d'abord vers la banque, puis envisage l'enseignement universitaire et, enfin, prépare la carrière diplomatique. Conseiller d'ambassade à Paris où il reste six ans, il revient à Washington, avant d'être nommé, en 1958, conseiller politique auprès de l'ambassade des Etats-Unis en Allemagne fédérale. Nouveau retour à Washington, jusqu'en 1965, comme secrétaire d'Etat adjoint pour les Affaires européennes. Puis ambassadeur des U.S.A. aux Pays-Bas jusqu'en 1969, époque à laquelle il accepte l'offre de son ancienne Université de Harvard pour diriger «Dumbarton Oak», Centre d'études supérieures de recherches humaines à Washington. William Tyler prend sa retraite cette année, ayant décidé avec son épouse de se fixer définitivement au château d'Antigny.

« Mes parents ont acheté cette propriété en 1962. Dix ans plus tôt, jeunes mariés, ils se rendaient de Semur à Beaune par le petit «taco» aujourd'hui disparu. La maison, la tour, la chapelle, leur apparurent dans la lumière du soleil couchant. Ce fut, pour sa mère, le «coup de foudre». La maison étant abandonnée, mes parents entrèrent en rapport avec le propriétaire, un fermier, en firent l'acquisition après la dernière guerre mondiale, et entreprirent les travaux nécessaires pour la rendre

habitable et accueillante. Elle en avait besoin, étant devenue le refuge de tous les oiseaux et rongeurs du voisinage. Les travaux furent longs, mais mes parents purent enfin s'y installer.

« Au début de la seconde guerre mondiale, mon père dirigeant les services économiques et financiers de la Société des Nations, mes parents résidaient généralement en Suisse, et ne séjournaient à Antigny que l'été. Mais, en juin 1940, ma mère y revint, pour attendre l'arrivée des Allemands et protéger la propriété, qui fut occupée pendant quelques mois. C'est grâce à elle qu'Antigny n'a pas été pillé ni saccagé.

« Ce n'est qu'en septembre 1944, dit M. Tyler, que j'ai pu, arrivant d'Afrique du Nord avec la VII^e Armée américaine, me trouver à Chalon-sur-Saône et ayant pu disposer d'une jeep, venir jusqu'ici, et avoir l'émotion de retrouver la maison intacte...

« Antigny, dit encore William Tyler en reconduisant Marcel Barbotte, est vénérable par son histoire et ses vestiges. Nous voulons donner à nos enfants et petits-enfants la possibilité de conserver cette propriété qui fait ainsi partie du patrimoine bourguignon. Notre présence ici n'est pas seulement le fait d'étrangers qui aiment la France et la Bourgogne en touristes, mais de gens qui connaissent vraiment, et aiment vraiment cette région, au point d'avoir voulu s'y amalgamer ».

J'ai demandé à William Tyler ce que représentait pour lui le Morvan, notre commune petite patrie, voici sa réponse :

« En ce qui concerne le Morvan, je me trouve un peu à court, car je n'ai fait que le traverser ou le visiter. On me dit que même si Arnay-le-Duc (1) est «la porte du Morvan», Antigny, se trouvant sur la même longitude que Pouilly et Semur, est de l'Auxois. Non pas que je veuille le moins du monde paraître indifférent au Morvan dont j'admire tous les jours (lorsqu'ils sont visibles !) les horizons bleus et la noble silhouette du mont Beuvray, mais il me serait difficile de formuler une conception personnelle de cette belle région que je ne connais, somme toute, que peu. Que faire ? Les vents de ma vie m'ont poussé plutôt vers l'Auxois, dont je garde de vivants souvenirs d'enfance (Genay, près Semur-en-Auxois) qui ont, en quelque sorte, marqué ma géographie affective ! Mais «la petite patrie» de l'abbé Chaume est aussi pour moi la Bourgogne, dans son sens le plus large, et croyez bien que je ne me sens nullement dépaycé à Château-Chinon, ou dans le Brionnais ! ».

Ainsi, siégeant à nos côtés à l'Académie du Morvan, Son Excellence l'ambassadeur William R. Tyler, de nationalité américaine, mais de cœur français, nous ouvre une fenêtre sur le monde et particulièrement le nouveau, se faisant, noblesse oblige, l'ambassadeur du Morvan auprès de nos amis d'Outre-Atlantique.

TRISTAN MAYA.

(1) Notre confrère et ami le géologue Henri Carrat l'a officiellement incluse dans le Morvan, et nous n'en voulons pour preuve que la carte que, sous son autorité, en a tiré le B.R.G.M. qui a son siège à Orléans-La Source et qui fait loi en la matière.

C'est le titre d'une conférence que notre ami Marcel Barbotte avait faite à Autun, puis à Romenay, voilà deux ans, et qu'à publiée, à Bordeaux, la «Revue Française d'Histoire du Livre». Admirateur et confident du «Bienheureux d'Autun», il retrace la vie et présente l'œuvre de ce grand écrivain, l'un de nos derniers humanistes, le traducteur inégalé des maîtres de la littérature polonaise.

Né à Montpellier en 1881, Paul Cazin, deux ans plus tard, est à Paray-le-Monial, dans ce Charollais où sa famille maternelle a ses racines. Il y est élevé. Selon les préceptes d'une morale et d'une éducation chrétiennes, qui le guideront sa vie durant. Elève du Petit Séminaire de Rimont, bachelier, puis, après des études en Sorbonne, licencié ès lettres, polyglotte, possédant onze langues anciennes ou modernes, il rencontre en Bretagne un comte Polonais, qui cherche un précepteur pour ses enfants. Cazin est agréé. Le voilà en Pologne, pays dont, sans peine, il apprend la langue. Bientôt, il publiera ses premières traductions et, plus tard, révélera la beauté épique et la signification profonde de «Pan Tadeusz», le grand livre du prestigieux romantisme Adam Mickiewicz.

A 68 ans, devant la Faculté des Lettres de Lyon, Paul Cazin soutient une thèse de doctorat : «Le prince-évêque de Varsovie, Ignace Krasinski», travail, dit le rapport des examinateurs, «d'un polonisant hors pair et d'un maître écrivain». Auteur classique en Pologne, membre de l'Académie polonaise des Sciences, «l'oncle Paul», comme on l'appelait sur cette terre, «sœur de la France», y est plus connu que chez nous où, pourtant, un Barrès, un Bernanos, un Mauriac, le tiennent pour leur pair. Marcel Barbotte a bien raison de dire que cette constatation est affligeante pour nos compatriotes.

Aussi s'attache-t-il, et avec

NOUS AVONS REÇU...

Les Annales du Pays Nivernais (Camosine). Au sommaire du n° 20 : *Le temps des Gonzagues* (Paul Minot), *Les eaux de Pouques* (A. Lemaire), *La faience de Nevers* (J. Montagnon), *Le flottage* (J. Dupont), *Vauban et son Morvan* (J. Séverin), *Personnages illustres au fil de la Loire* (R. Collas), *La Loire commerciale* (B. de Gauléjac), *Le dernier duc de Nivernais et Donziais*, Jules-Barbon Mancini Mazarini (J.-P. Harris).

Vivre en Bourgogne (Mai). *La Bourgogne politique* (J.-F. Bazin), *La patiente conquête régionale de la radio et de la télévision* (Michel Huvet), *Hommes en Bourgogne*

bonheur, à mettre en relief les mérites de Paul Cazin, fixé à Autun, où il demeure trente ans, auteur de «L'humanisme à la guerre», l'un des meilleurs témoignages sur la guerre de 1914-1918, du délicieux «Décadi, ou la pieuse enfance», de chroniques, dont chacune est un petit chef-d'œuvre, réunies dans «L'Alouette de Pâques», «Lubies», «La tapisserie des jours», d'un roman, «L'Hôtellerie du Bacchus sans tête», qui a pour cadre l'Autun du Moyen Age, de «Paul qui roule», souvenirs de séjours en Pologne et en Italie, puis, en 1945, de «La bataille d'Autun», contée «avec autant de lyrisme que de souci de la vérité historique».

Marcel Barbotte partagea la tristesse de son ami, obligé, en 1949, pour vivre et assurer l'existence des siens, de vendre son petit hôtel Louis XIII, et de partir pour Aix-en-Provence, où il avait obtenu, à la Faculté des Lettres, grâce à la Pologne, une chair de lecture polonaise. C'est dans cette ville qu'il fut renversé par une voiture, et mourut quelques mois plus tard sur un lit d'hôpital, au printemps de 1953. Il avait 82 ans.

Le «Journal» de Paul Cazin demeure inédit. Marcel Barbotte, qui a pu en prendre connaissance, en cite des passages tour à tour émouvants et spirituels, dont le style captivé par l'élégance, la finesse et la pureté. Comme dans sa volumineuse correspondance, l'homme s'y livre en toute liberté, cœur mystique et tête cartésienne, servi par une prose admirable qui pétillait ou palpitait. Lorsqu'on publiera l'œuvre de l'épistolier et du diariste, qu'il n'a jamais cessé d'être, on s'apercevra combien Paul Cazin est grand dans tous ses écrits. On lui rendra enfin justice. Marcel Barbotte y aura beaucoup contribué : il a droit, dès maintenant, à notre gratitude.

Roger DENUX.

Marcel Lucotte (interview recueillie par M. Barbotte), *Gabriel Afix* (André Petit), *L'art : les peintres bourguignons au XVI^e siècle* (Mme Guillaume), *Les deux versions de «L'Espérance» de Puvis de Chavannes*, *La Bourgogne gallo-romaine* (J.-C. Ancet), *Avoscan, sculpteur du monumental* (Elyane Jérôme), *Des études sur Bossuet* (Thérèse Goyet), *Madame Sans-Gêne* (André Besson), *Aloysius Bertrand* (R. Denus), *Les arbres dans les vignes* (P. Poupon), *Le culte de saint Vincent* (R. Jeannin-Haltet), des poèmes, des contes, etc.

La revue des deux mondes (Mai). *Le baiser de la mort* (Jules Moch), *Robespierre* (duc de Lévis-Mirepoix), *Angoisse et certitude* (J. Guillon), *La vie* (prof. R. Deltre), *Etudes de A. Fabre* (Luc sur Benjamin Constant) ; *Portraits et souvenirs de Malraux* (P. Bachel), *Forain* (Yves Brayer),

Les nourrices morvandelles

C'est une bien curieuse coutume — on peut difficilement employer les mots commerce ou industrie — que celle des nourrices morvandelles qui, au cours du XIX^e siècle et même au début du XX^e, allaient allaiter des enfants de la grande bourgeoisie parisienne, ou qui, parfois, les nourrissaient chez elles dans leurs fermes dénuées de tout confort.

Il n'est pas possible d'aborder ce sujet sans puiser beaucoup de renseignements dans un livre excellent d'Henri Vincenot, publié cette année aux Editions Hachette sur *La vie quotidienne des paysans bourguignons au temps de Lamartine*.

Cet ouvrage, qui a obtenu un prix de l'Académie de Mâcon, est précieux pour tous ceux qui s'intéressent à la vie d'autrefois et au folklore régional.

Pourquoi ce nourrissage extra-maternel qui semble n'avoir disparu que peu avant la guerre de 1914 ?

D'abord, parce que jadis les paysans morvandiaux vivaient assez chichement du produit de leurs terres assez ingrates, sans beaucoup de contacts avec la Bourgogne vineuse et plantureuse.

Ensuite, parce que l'on considérait autrefois volontiers comme nuisible à la santé des bébés l'allaitement au lait de vaches.

Surtout parce que la tentation était trop forte pour les jeunes femmes en lait, cloîtrées dans leurs fermes isolées, d'aller faire

connaissance avec la vie parisienne, d'être traitées avec beaucoup d'égards, de recevoir, non seulement un beau trousseau, mais, en moyenne, des salaires cinq fois supérieurs à ceux d'une domestique chargée de besogne beaucoup plus ingrates et plus fatigantes.

Je dois dire que cette coutume existait également dans la partie la plus riche de la Bourgogne, mais à un degré beaucoup moindre que dans le Morvan et particulièrement la partie morvandelle du Nivernais.

Des femmes que l'on appelait des «recommanderesses» couraient les campagnes afin de recruter des «nourrices sur lieu» pour les riches Parisiens.

Le magot que se constituaient ainsi ces jeunes femmes après de longues absences, leur permettait, soit de remettre en état la vieille ferme familiale, soit de se faire construire une belle maison toute neuve qui provoquait parfois chez les paysans voisins des regards bien envieux. On appelait ces maisons des «maisons de lait».

Si la vie des nourrices était enviable pour de jeunes femmes frustes qui apprenaient chez leurs maîtres les bonnes manières, par contre, celle de leurs époux l'était beaucoup moins : privés de leurs femmes pendant de longs mois, il leur arrivait d'aller chercher fortune ailleurs et leur petit nourrisson auquel ce lait était destiné par la nature était nourri sur place, soit par une voisine forte en lait et capable d'effectuer plusieurs «nourritures» à la fois, soit au lait de vache ou de chèvre.

Parfois la nourrice allaitait le petit Parisien chez elle ; les parents venaient le voir de temps à autre, et le poupon était aussi choyé que les enfants du couple.

Bien souvent la famille parisienne conservait, après le nourrissage, des relations assez cordiales avec l'ancienne nounou et ses enfants.

J'ai connu moi-même des Parisiens qui venaient chaque année passer quelques jours dans la ferme des parents nourriciers pour voir ces derniers et conserver ainsi certains liens affectifs.

Les départs pour les «nourrissages» à Paris, dans des voitures à cheval bondées de jeunes femmes, donnaient lieu à des scènes pittoresques, mais parfois également à des scandales dus à des intermédiaires malhonnêtes et à des voitures dépourvues de scrupules.

C'est ainsi que certaines jeunes

femmes prenaient ainsi parfois une direction imprévue, peu reluisante et sans aucun rapport avec le but qu'elles poursuivaient en partant.

Ces incidents bien regrettables cessèrent d'abord par les règles strictes qu'imposa le législateur, mais surtout lorsque la voie ferrée eut remplacé la route : le train direct d'Autun à Paris par Saulieu, Laroche, qui permettait aux nourrices d'aller plus aisément retrouver pour quelques heures la ferme familiale et surtout le mari, en véhiculait un si grand nombre qu'il était connu dans le Morvan sous le nom de «train des nourrices».

Je voudrais, avant de terminer, raconter des anecdotes dont la véacité m'a été garantie par des personnes absolument dignes de foi : il arrivait — assez rarement disons-le — que le Parisien qui désirait engager une nourrice voulait se rendre compte par lui-même de la qualité de son lait ; on sait en effet que le lait le meilleur est celui qui suit de près l'accouchement, et certains maires ou employés de mairies falsifiaient parfois les dates d'accouchement.

Alors le père du futur «nourrain» se rendait, accompagné de son médecin, chez la future nourrice ; le praticien mettait à nu le sein rebondi de la jeune femme, le pressait pour faire tomber un peu de lait dans le creux de sa main et le faisait ainsi goûter au papa du petit enfant.

Pourquoi n'était-ce pas la maman, tout aussi qualifiée, qui procédait à cette vérification ? Ne cherchons pas à le savoir, mais ne trouvez-vous pas qu'il s'agissait bien là d'une véritable traite des blanches au sens propre du mot.

Quoi qu'il en soit, cette curieuse coutume bien oubliée aujourd'hui, n'a pas eu que des inconvénients ; si les maris des nourrices étaient pendant de longs mois privés de leurs femmes, les «retrouvailles» faisaient l'objet de manifestations de joie d'autant plus exubérantes que le magot rapporté était important.

D'autre part, ces nourrices s'attachaient souvent à leur petit nourrain, les enfants à leurs frères de lait, de sorte que des relations continuaient après leur nourrissage, créant de véritables liens d'affection entre les deux familles.

JEAN MENAND.